



HAL
open science

”Fenêtres sur la nuit”

Philippe Bourdin

► **To cite this version:**

Philippe Bourdin. ”Fenêtres sur la nuit”. Philippe Bourdin. Les nuits de la Révolution française, Presses universitaires Blaise-Pascal, pp.13-23, 2013, Histoires croisées, 9782845166073. halshs-00872888


HAL Id: halshs-00872888

<https://shs.hal.science/halshs-00872888>

Submitted on 14 Oct 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Informations sur le(s) auteur(s)	
Prénom, NOM et titre des auteurs	Philippe Bourdin, professeur d'histoire moderne
Laboratoire	 Centre d'Histoire « Espaces et Cultures »
Affiliation(s)	Clermont Université, Université Blaise Pascal, EA 1001, Centre d'Histoire « Espaces et Cultures », CHEC, BP 10448, F-63000 Clermont-Ferrand
Discipline(s)	Sciences de l'Homme et Société/Histoire
Informations sur le dépôt	
Titre	« Fenêtres sur la nuit »
Sous-titre	Introduction
Publié sous la direction de	Philippe Bourdin (dir.)
Publié dans	<i>Les nuits de la Révolution française</i>
Lieu, éditeur, volume, n°, date, pagination	Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, Collection 'Histoires croisées', 2013, p. 13-23. Avec le concours financier de l'Institut d'histoire de la Révolution française et de la Société des études robespierristes. Pour cet article, les PUBP ont donné leur accord pour reproduire la mise en page de l'édition.
Lien éditeur	http://www.lcdpu.fr/editeurs/pubp/ http://www.msh-clermont.fr/spip.php?rubrique3
Dépôt préparé et fait par	Isabelle Langlois (CHEC) pour la collection du CHEC dans HAL-SHS .
Résumé du livre	<i>Si les nuits de la période moderne et du XIX^e siècle ont bénéficié de grandes synthèses, les interactions entre ce temps de l'ombre et la Révolution n'ont quasiment pas été étudiées. Elles ne sont pourtant pas bénignes en ce moment de "régénération" qui produit un nouveau calendrier, une nouvelle heure, républicaine et décimale, et perturbe donc physiquement et symboliquement les rythmes du quotidien. Elles le sont encore moins si l'on veut bien considérer que les journées révolutionnaires connaissent leurs pendents nocturnes, que la guerre, la guérilla, la clandestinité et les mobilisations ou alertes subséquentes imposent d'interminables veillées, que le monde du travail en est parfois bouleversé. La nuit, enfin, propice aux cérémonies de l'information comme à des sociabilités qui lui sont propres, ne cesse de nourrir les imaginaires politiques.</i>

*Sous la direction
de Philippe Bourdin*



Collection Histoires croisées

LES NUITS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Presses Universitaires Blaise-Pascal



Presses Universitaires Blaise Pascal ©

Collection "Histoires croisées"
publiée par le Centre d'Histoire "Espaces et Cultures" (CHEC), Clermont-Ferrand.

Illustration de couverture:
L. Courtin, Cusset, lithographie extraite de l'Ancien Bourbonnais
par Achille Allier, 1838.
BCIU de Clermont-Ferrand, cliché UBP

Vignette: James GILLRAY, Tom Paine's nightly pest, 1792
© British Museum, Satires 8137

ISBN (papier) : 978-2-84516-607-3
ISBN (pdf) : 978-2-84516-617-2
Dépôt légal: troisième trimestre 2013

*Sous la direction
de Philippe Bourdin*



Collection Histoires croisées

LES NUITS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

*Publié avec le concours financier
de l'IHRF et de la SER*

2 0 1 3

Presses Universitaires Blaise-Pascal

LES AUTEURS

ABERDAM Serge, INRA

BIARD Michel, Université de Rouen

BOURDIN Philippe, Université Blaise-Pascal (Clermont 2) – CHEC

CABANTOUS Alain, Université Paris I-Panthéon-Sorbonne

CARON Jean-Claude, Université Blaise-Pascal (Clermont 2)

CIOTTI Bruno, Docteur en histoire

CHOPELIN Paul, Université Lyon III

DUPUY Pascal, Université de Rouen

GRANCHER Romain, Doctorant, Université de Rouen

GARNIER Guillaume, Docteur en histoire

GUICHETEAU Samuel, Université de Nantes

HENNEQUIN-LECOMTE Laure, Docteur en histoire

INNOCENTI Barbara, Université de Sienne, Italie

LAFRANCE Geneviève, Université du Québec à Montréal

LE BORGNE Françoise, Université Blaise-Pascal (Clermont 2)

MAZEAU Guillaume, Université Paris I-Sorbonne

PIVOTEAU Sébastien, Université Blaise-Pascal (Clermont 2)

PLAGNOL-DIÉVAL Marie-Emmanuelle, Université Paris-Est Créteil

ROLLAND-BOULESTREAU Anne, Université Catholique de l'Ouest, Angers

SAINT-ROMAN Julien, Doctorant, Université d'Aix-en-Provence

SERNA Pierre, Université Paris I-Panthéon-Sorbonne – IHRF

SIMIEN Côme, Doctorant, Université Blaise-Pascal (Clermont 2)

SOTTOCASA Valérie, Université de Toulouse-Le Mirail

TRIOLAIRE Cyril, Université Blaise-Pascal (Clermont 2) – CHEC

REMERCIEMENTS

Avec l'organisation et la publication des actes du colloque international sur *Les nuits de la Révolution française*, les 5 et 6 septembre 2011, le Centre d'Histoire "Espaces et Cultures" de l'Université Blaise-Pascal poursuit une tradition de recherches et de publications consacrées à la Révolution française, des collaborations régulières avec l'Institut d'Histoire de la Révolution française et la Société des études robespierristes. D'autres partenaires sont venus apporter leur pierre à la présente construction qui a marqué les vingt ans du centre : l'Université Blaise-Pascal, le conseil régional d'Auvergne l'ont soutenue financièrement ; le Service Université Culture a embelli la manifestation de riches moments musicaux ; le Syndicat mixte d'aménagement des Combrailles, gestionnaire du Manoir de Veygoux, demeure du général Desaix, a accueilli une séance du colloque et le chef Jean-Luc Mouty, de Saint-Gervais d'Auvergne, nous avait concoctés un repas révolutionnaire, reconstitué à l'aide des traités des gastronomes.

Le thème même du colloque doit beaucoup à Michel Pertué, professeur émérite à l'Université d'Orléans, qui l'a proposé, et à Alain Cabantous, professeur émérite à l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne. Qu'ils soient chaleureusement remerciés, comme tous les autres membres du comité scientifique (Michel Biard, de l'Université de Rouen, Hervé Leuwers, de l'Université de Lille III, Pierre Serna, de l'Université Paris I-Sorbonne).

INTRODUCTION



FENÊTRES SUR LA NUIT

Philippe Bourdin

Les difficultés à appréhender la nuit ne sont pas minces. Sollicitée par nombre de mythologies pour raconter ou expliquer la naissance du monde en ce noir primordial et fertile distingué par Michel Pastoureau¹, cet “obscur objet de savoir”, selon la jolie formule de Dominique Bertrand², semble ne devoir contradictoirement son exploration qu’à la lumière. “Les symboles nocturnes n’arrivent pas constitutionnellement à se débarrasser des expressions diurnes : la valorisation de la nuit se fait souvent en termes d’éclaircissement”, remarque Gilbert Durand³. La définition purement diachronique de la nuit nous renvoie inévitablement aux conditions anthropologiques de sa dimension culturelle, comme le soulignent Véronique Nahoum-Grappe et Myriam Tsikounas dans le numéro spécial de la revue *Sociétés et représentations* consacré à “La nuit”⁴. La définissant comme un “espace social spécifique” à l’intérieur de notre civilisation, dont l’intensité est aussi liée aux interventions régulatrices ou censoriales du pouvoir politique – qui peut décréter le couvre-feu –, elles rappellent son association symbolique à la féminité, à “l’ombre humide, menaçante d’une ténébreuse confusion” qu’essaie de combattre la lumière artificielle, à une violence spécifique, lourde de conduites et d’inconduites

1. Michel PASTOUREAU, *Noir. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2008.

2. Dominique BERTRAND (dir.), *Penser la nuit (XV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 10.

3. Gilbert DURAND, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1969 (rééd. 1992), p. 307.

4. *Sociétés et représentations*, n° 4, Paris, CREDHESS, mai 1997.

sexuées ou profanatrices ou d'interrogatoires, à des bruits ou à des veilles et des insomnies perturbateurs du sommeil attendu, à un refuge pour les miséreux, à un terrain d'angoisse et de récits pour l'enfance. Mais Arlette Farge, qui n'omet pas la nuit blanche du suspect ou du condamné, rappelle combien ces heures au XVIII^e siècle sont aussi une réalité matérielle, recélant "beaucoup d'événements liés à la vie économique", tels que les peint Louis-Sébastien Mercier dans son *Tableau de Paris*, un moment de nomadisme normal et affairé dont les chemins sont si bien mémorisés par ses acteurs qu'ils résisteront à la dénomination des rues, vécue avant tout comme un moyen du contrôle policier, si fortement que les pouvoirs publics essayeront justement d'apposer ce marquage le soleil tombé – la monarchie s'efforçant pareillement d'éviter les émotions en démenageant avant potron-minet le cimetière des Saints-Innocents⁵, là où les esprits depuis longtemps imaginaient les danses nocturnes des morts-vivants. Car, ainsi que le développe Alain Montandon dans *Les yeux de la nuit*⁶, le XVIII^e siècle ne se défait pas, quand les hommes de lettres et les artistes ne les construisent pas, d'images littéraires et picturales assimilant la nuit à la superstition et à l'obscurantisme, au domaine des forces du Mal, de la tératologie, à rebours des leçons des philosophes – comme Fontenelle dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes habités*, Rousseau dans l'*Émile* ou *Les Rêveries d'un promeneur solitaire* –, désireux de démythification ou vantant la sensualité des heures nocturnes, le sublime et l'harmonie des ciels étoilés. Rousseau envisage même une pédagogie utopique qui apprendrait à rire en entrant dans l'obscurité.

La nuit, à plusieurs niveaux, est donc devenue objet d'histoire. Elle en est un majeur pour Jean Delumeau, dans son étude des sensibilités occidentales de la première modernité⁷, alors même que les progrès techniques, les lunettes astronomiques notamment, modifient les possibilités de son appréhension par les contemporains. Les travaux de Simone Delattre⁸ et d'Alain Cabantous⁹ ont montré tout l'intérêt des études sur ce moment si particulier dans la vie privée et collective des individus, pour leur vécu comme pour leur imaginaire. Le second s'est attaché, au carrefour de l'histoire des mentalités, de l'anthropologie et de l'histoire sociale, à analyser les interactions subtiles et complexes entre les systèmes de représentations et les enjeux sociaux de la nuit dans une Europe du Nord-Ouest et du Sud qui fait la part belle à la France, au Royaume-Uni, à l'Espagne et à l'Italie. Il mobilise les sources les plus diverses pour démonter la construction idéologique, mentale et littéraire de l'espace-temps nocturne, avant de le peupler des pratiques qui lui sont propres (travail, veillées, fêtes, liturgie, jeux, sexualité), et de marquer l'"invention

5. *Ibid.*, p. 73.

6. Alain MONTANDON, *Les yeux de la nuit. Essai sur le romantisme allemand*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2010.

7. Jean DELUMEAU, *La peur en Occident, XIV^e-XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1978.

8. *Les Douze heures noires. La nuit à Paris au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2000.

9. *Histoire de la nuit, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2009.

de l'intimité". Il souligne les distinctions sociales à l'œuvre, jusque dans les soupers, amusements et mises en scène de la cour, et l'intervention des pouvoirs et des institutions pour dénoncer et encadrer "une nuit chargée de figures répulsives, condamnables, dangereuses", qui l'amènent à s'interroger sur la réalité des "déviances", du tapage nocturne aux bandes de voleurs, en passant par les duels et les vols de cadavres. L'investissement ludique de la nuit conduit à une multiplication des lieux de spectacles (théâtres, concerts, opéras, jeux, bals), de consommation (cabarets), de convivialité (promenades, cercles, sociétés), non sans des pratiques propres à la société juvénile. Source de peurs, aiguillonnées dans l'Angleterre du XVIII^e siècle par les atmosphères du roman gothique ou le souvenir encore vif du grand incendie de Londres en 1666, "la nuit impose l'effacement des repères matériels et la perte des sens, elle porte en elle l'incertitude du devenir et révèle toute l'impuissance des pouvoirs à la contenir". Les rebelles des Gordon Riots l'accaparent, fendant l'obscurité, rompant le silence, renonçant au repos, pour radicaliser la rupture entre le passé et le présent, l'offrant à la subversion et à sa conséquence, la répression, tendue vers la restauration d'une parenthèse tranquille¹⁰.

Simone Delattre, à partir du cas parisien, insiste justement sur les transitions entre la nuit "indomptée" de type ancien, nuit libre, nuit anarchique dont Mercier ou Restif de La Bretonne se font les chantres, et la normalisation progressive de la nuit parisienne entre 1830 et 1860, au fil de la diffusion de l'éclairage au gaz de Rambuteau à Haussmann, comme sous la contrainte du couvre-feu imposé à la multitude, quand le roman populaire fait de l'anxiété un poncif. Dans une capitale surpeuplée, effervescente, l'obsession sécuritaire au détriment des "classes dangereuses" et l'affirmation du droit au repos, à la protection du privé, justifient la circulation nocturne des patrouilles grises (de policiers en bourgeois) de la Restauration, celles d'une garde nationale sous la Monarchie de Juillet. Elles ont surtout pour effet de repousser les problèmes et les frontières des espaces criminels au-delà des barrières (dans la banlieue puis la zone, ce Paris demeurant obstinément ombreux et désordonné, propice aux bandes qui sévissent en 1826, puis 1836-1839), tandis que prostitution et homosexualité sont réprimées au Palais-Royal et sur les Champs-Élysées.

Ces travaux pionniers ont récemment été augmentés de l'étude de Craig Koslofsky, qui leur doit beaucoup, sur la nuit dans l'Europe de la première modernité, époque caractérisée selon lui par une "nocturnalisation"¹¹. Elle se traduirait par les usages métaphoriques du moment pour exprimer des états d'âme (contrariété, déni de soi chez John of the Cross ou John Milton), découvrir la nature divine, ou tout autant unir le corps à Satan. Elle encouragerait le développement d'activités

10. Cf. *infra* Alain CABANTOUS.

11. Craig KOSLOFSKY, *Evening's Empire. A history of the Night in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

spécifiques dans les cours et les cités après 1650 (performances théâtrales, bals, tavernes et cafés, feux d'artifice et illuminations), de dévotions particulières, rendant indispensable pour les autorités un nouveau contrôle de l'ordre public. Les progrès de l'éclairage le favoriseront, tandis que les étudiants s'y attacheront pour préserver leurs moments de licence. Les règlements royaux imposant des heures de fermeture ou interdisant des lanternes en façade des débits de boisson se multiplient à la fin du XVII^e siècle, au nom de la morale, de la lutte contre la délinquance, de la peur des réunions et de la liberté de ton. L'auteur insiste sur l'effacement pour certains des frontières entre le temps du repos et celui du travail, qui débute très tôt chez les maîtres et les apprentis, les clercs et les marchands, sur la dichotomie hommes-femmes (employées, prostituées, trafiquantes) devant les dangers nocturnes, les premiers tombant bien plus souvent victimes de la criminalité dont ils sont par ailleurs les auteurs essentiels.

Alors même que plusieurs champs du savoir peuvent être mobilisés (histoire urbaine, sociale, politique, culturelle, littérature, histoire de l'art et musicologie), les interactions entre ce temps de l'ombre et la Révolution n'ont quasiment pas été étudiées. Elles ne peuvent pourtant être bénignes en ce moment de "régénération" qui produit un nouveau calendrier, une nouvelle heure, républicaine et décimale, et perturbe donc physiquement et symboliquement les rythmes du quotidien. Elles le sont encore moins si l'on veut bien considérer que les journées révolutionnaires connaissent leurs pendants nocturnes : nuits du 12 au 13, du 14 au 15 juillet 1789, Grande Peur, nuit du 4 Août, du 5 au 6 octobre 1789, de Varennes, du 9 au 10 août 1792, Massacres de Septembre, révolte des esclaves de Saint-Domingue dans la nuit du 22 au 23 août 1791 ; on en passe... Ces événements, s'ils héritent de formes anciennes de protestation et de violence (telle la punition par le feu, les charivaris, les processions carnavalesques), imposent aussi une présence populaire et fantasmagorique, innovent dans les pratiques (justice expéditive, pendaïson à la lanterne, investissement des châteaux). La nuit est indissociable de l'aménagement du nouvel espace politique et judiciaire, des questions du maintien ou de l'encadrement de l'ordre public, depuis la fondation des gardes nationales jusqu'à l'utilisation politique des effrois populaires (les visites domiciliaires diligentées en l'an II par les comités de surveillance sauront user pour impressionner des heures les plus avancées). Lorsque l'expression démocratique bafouille ou est réprimée, quand les moyens de l'opposition se réduisent, la nuit est aussi le moment du complot, des conjurations nobiliaires ou républicaines¹².

Si elle véhicule donc son pesant d'inquiétude, elle peut se faire toutefois favoriser de nouvelles convivialités. Ainsi des banquets fraternels de juillet 1794, qui réunissent dans la capitale des dizaines de milliers d'hôtes et mêlent, au-delà des

12. Cf. Bernard GAINOT et Pierre SERNA (dir.), *Secret et République (1795-1840)*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2004.

différences sociales, considérations politiques, professionnelles, amicales, liberté de gestes et de ton, loin de la discipline intrinsèque à la Terreur. Ils paraissent d'autant plus suspects aux législateurs et aux comités de gouvernement qui s'essayeront à dompter la force coactive de la rue parisienne et des sections¹³. La geste révolutionnaire, qu'en 1789 comme en 1830 ou en 1848, ses instigateurs voudraient affirmer pour mettre les droits de la nation souveraine en pleine lumière – y compris celle de la philosophie –, s'accorderait-elle mal avec une nuit où se brouillent les identités et les actions, où exacerbent les sens plus que la raison, où gonfle la rumeur dans les esprits épuisés par les veilles ? Ce serait compter sans les nécessaires cérémonies de l'information. Comme sous l'Ancien Régime, et malgré une prime méfiance des patriotes vis-à-vis de ces procédés chers aux élites renversées, feux et prouesses pyrotechniques sont alors mis au service de la cohésion nationale. Ils percent l'obscurité lors des cérémonies officielles, des victoires, des traités, de l'installation des nouveaux élus, évêques compris, dans les divertissements mondains du Directoire, le temps est celui de la gloire pour les artificiers qui, confortés par le jugement du public, approfondissent leur art, au service du virtuel et de l'émotion, et lui assurent une place dans le voisinage des sciences mais aussi dans l'arsenal des attentats et des complots¹⁴.

En Révolution, la nuit, en fin de compte, semble souvent sortir de sa normalité. Les conséquences des insurrections et des guerres paraissent même imposer parfois une inversion du temps quotidien. La nuit, si présente dans les rapports des officiers et des représentants en mission, ne serait-ce que pour excuser des résultats médiocres, ne devient-elle pas consubstantielle à la guérilla, à laquelle sont contraintes, souvent à leur détriment, les troupes engagées en Vendée ? Ignorantes d'un terrain que l'obscurité leur semble rendre d'autant plus hostile, tandis qu'elle donne le sentiment d'un ennemi insaisissable, infatigable et innombrable, ces dernières fuient leur sort dans l'indiscipline et les excès, loin des moments de liberté et de plaisir brièvement vécus lors de l'engagement, des bivouacs ou des haltes urbaines, loin du recueillement dans le souvenir des familles éloignées – parfois traduit par l'écriture. La nuit, au contraire, représente pour leurs adversaires, un moment de sécurité relative, de normalité dans le temps de la guerre civile, où l'on peut vaquer à des activités ordinairement diurnes¹⁵.

Enveloppe pour des violences et des transgressions spécifiques et parfois indicibles, comme pour l'élimination des traces, la nuit provoque une répulsion mise à profit par les camps opposés lorsque les coupables réels ou supposés viennent en procès. Les récits de prison publiés au lendemain de la Terreur alimentent ainsi

13. Cf. *infra* Serge ABERDAM.

14. Cf. *infra* Guillaume MAZEAU.

15. Cf. *infra* Anne ROLLAND-BOULESTREAU et Bruno CIOTTI.

un imaginaire politique de la nuit qui fait la part belle aux périls et aux crimes¹⁶. Il faut cependant se méfier du suremploi des temps nocturnes et des brûlements publics dans des mémoires ou une historiographie manichéenne qui mythifient une insurrection générale contre un ennemi abstrait pour mieux l'applaudir ou la décrier, mais sans souci majeur des enseignements des sources archivistiques. La nuit, moment réputé sans Dieu, sert ainsi volontiers de toile de fond pour mieux faire ressortir la bestialité du septembriseur, alors que les massacres de l'été et de l'automne 1792 ont usé avant tout de la lumière du jour, en adéquation avec la punition estimée légitime des ennemis de la patrie, que paraît avaliser un proche public. Quand bien même les heures de veille tardives, les rassemblements festifs dominicaux, familiaux ou républicains, ont été propices aux rumeurs et à la montée des tensions, celles-ci connaissent, dans la plupart des cas, leur étiage au coucher du soleil. À moins d'un renouvellement des foules impliquées dans cette justice directe et violente – comme c'est le cas à Paris où l'obscurité traversée par les flambeaux et les torches participe d'une théâtralisation terrorisante –, à moins enfin de fêtes venant clôturer les massacres (à Orléans, Meaux, Bellesme, Alençon ou Lyon)¹⁷... Autre exemple : les "illuminations arpajonnaises", si mal nommées, et supposées ensanglanter les nuits du Cantal en 1792, ne touchent, au final, qu'un quart des châteaux prétendument incendiés nocturnement, propriétés de nobles très repérés contre lesquels s'élevait un faisceau de griefs enracinés dans un passé plus ou moins lointain. L'essentiel des actions a lieu en plein jour, moins propice à la dramatisation¹⁸. La nuit des récits laisse peser sur les insurgés (thuriféraires de la Révolution comme Muscadins) un soupçon d'amoralité, de dégénérescence¹⁹, loin du sens donné à leurs rendez-vous par les acteurs de la Révolution ou de la Contre-révolution.

Or, les enseignements tirés des archives s'avèrent très contradictoires sur les perceptions et l'utilisation de la nuit. Les sources du Midi français ne permettent pas d'affirmer que les troubles qui éclatent alors sont plus violents et moins canalisés que ceux qui se déroulent le jour, avec l'exception notable de la "bagarre de Nîmes" et des massacres de la Glacière, en Avignon, en 1790, des exactions de la "Bande Noire" de Saint-Affrique (Aveyron) en 1791-1792. Quelques traits en émergent qui battent en brèche certaines idées reçues : les femmes ne sont guère présentes dans ces actions, sinon comme victimes ; la Contre-révolution, désireuse d'affirmer la légitimité de son combat, de faire une démonstration de force et d'attirer de nouvelles recrues, ne privilégie pas l'obscurité ; les patriotes, afin de mieux terroriser leurs adversaires lors d'opérations punitives, en particulier contre les châteaux

16. Cf. *infra* Geneviève LAFRANCE.

17. Cf. *infra* Côme SIMIEN.

18. Cf. *infra* Sébastien PIVOTEAU.

19. Cf. *infra* Jean-Claude CARON.

en 1792, n'hésitent pas, au contraire, à faire de l'astre lunaire leur allié ; sous le Directoire, le brigandage, dans toutes ses formes, est un fait essentiellement royaliste et très majoritairement nocturne, facteur aggravant la qualification judiciaire des crimes, mobilisant des minorités activistes désireuses d'effrayer l'opinion²⁰. Lorsque la veillée ne réunit pas, les messes clandestines, les processions, les grands combats de la Vendée et du pays chouan, le brigandage peuvent en effet encore mobiliser et percer l'obscurité de chants et de cris de ralliement à dessein inventés. La nuit chrétienne, que la règle consacre au repos (si l'on excepte, tout de même, la messe de minuit à Noël, les "vigiles" la veille des grandes fêtes catholiques, et les longues prières des mystiques et des dévots), est bouleversée par les nécessités du combat qui renvoie aux ombres – pour mieux marquer combien les préjugés contrarient la lumière – ou à son inavouable licence le prêtre réfractaire, tel que le veulent la caricature révolutionnaire et les pamphlets pornographiques. Mais ce nouveau cadre nocturne contraint entoure aussi les cérémonies clandestines d'une aura mystérieuse, propre à favoriser les conversions – la lueur des torches, brillant symboliquement dans les ténèbres de la Révolution²¹ comme l'aurore de la catholicité régénérée –, l'espoir chrétien, à peine entamé par la fatigue des prêtres et des fidèles, qui pose le problème de la "décence" nécessaire lors de la distribution des sacrements. La nuit, en tout cas, n'a plus rien d'effrayant, car elle permet d'éprouver sa foi jusqu'au martyr et de prouver sa confiance dans la miséricorde divine, d'exercer son adoration du saint-sacrement – le tout nourrissant autant de récits édifiants. Dès 1789, les messes de minuit deviennent, en conséquence, suspectes aux yeux de autorités qui édictent les premières interdictions municipales²².

On sait combien les pouvoirs, les sections, les sociétés populaires, disent siéger en permanence, sans que l'on ait jamais bien mesuré ce que cette proclamation signifiait quant aux modalités des décisions prises après le coucher du soleil, à l'heure où se fait sentir le besoin d'un repos réparateur. Philibert Chabert, directeur de l'École vétérinaire d'Alfort, conçoit bien une "saine physiologie" du sommeil, supposant une rationalisation de sa connaissance, et – contre la stigmatisation chrétienne du repos court ou des prescriptions médicales trop doctrinales sur les positions les meilleures –, plus de liberté donnée aux corps fatigués, ceux-là mêmes que contraignent les acteurs majeurs de la Révolution. La maîtrise de l'endormissement devient en tout cas un enjeu politique pour le contrôle des événements²³. L'accès aux clés de la destinée paraît à ce titre des plus inégalitaires si l'on songe aux sans-culottes des faubourgs et des campagnes épuisés par les journées de travail. Mais, après tout, la vie laborieuse (celle des cabaretiers, des boulangers, des

20. Cf. *infra* Valérie SOTTOCASA.

21. Image particulièrement utilisée par la "littérature de barrage" italienne, comme le démontre *infra* Barbara INNOCENTI.

22. Cf. *infra* Paul CHOPELIN.

23. Cf. *infra* Guillaume GARNIER.

forts des Halles, des transporteurs, des balayeurs, des chiffonniers, des migrants, des déménageurs “à la cloche de bois”, des écrivains et des artistes, des prostituées, etc.), la vie tout court, avec ses différents rythmes urbains ou ruraux, s’est-elle jamais arrêtée lorsque luit l’astre lunaire ? Au demeurant, les rythmes du travail sont bouleversés par les nécessités ou les réalités de la Révolution et de la guerre. Lieux traditionnellement gérés par l’Église, pour un temps laïcisés, les hôpitaux voient ainsi le périmètre de leurs actions, leurs bâtiments, leurs règlements, leur personnel chamboulés tandis que les libertés individuelles et le souci de vulgarisation scientifique nouveaux encouragent les revendications des carabins et des médecins²⁴. Le blocus maritime perturbe quant à lui durablement la vie des ports normands, imposant un couvre-feu qui limite les sorties nocturnes des pêcheurs anciennement pratiquées sur la façade atlantique : la pression des armateurs aidant, les résistances n’en sont que plus vives, aux risques et périls des équipages (essuyant le feu des Anglais ou vivant l’emprisonnement sur les pontons britanniques). Le climat qui résulte des restrictions et des sanctions est propice aux contrebandiers mais aussi à la peur constante de la trahison – de l’intérieur ou, à la faveur de la brume ou de l’obscurité, depuis l’extérieur²⁵. Des formes particulières d’autogestion et de mobilisation apparaissent alors. En un temps où l’émigration a gravement et durablement désorganisé la Marine de guerre, où la situation sociale des ouvriers des arsenaux de Toulon, comme leur hiérarchie, sont redéfinies, leurs engagements – violents à l’été 1792 –, font de l’ordre nocturne dans les ateliers plus que jamais un enjeu, ne serait-ce qu’à cause de la dangerosité des matières employées, si sensibles au feu. Les mutineries ne se déroulent plus en haute-mer mais dans les ports, associant notamment ouvriers des arsenaux, marins, soldats, et ce sont les premiers qui mettent en place une police du travail, fondant un Comité central particulièrement attentif aux risques de la nuit²⁶. La nuit favorise en réalité l’indistinction sociale, des convergences qui nourrissent le souvenir de 1789, et autant d’imprécisions ensuite dans les procès-verbaux rédigés par les autorités qui en rendent compte, à la recherche souvent vaine d’instigateurs. S’ils peuvent ainsi communier dans le *Chant breton*, réécriture de la *Marseillaise*, “jeunes gens”, “bourgeois”, “ouvriers”, rencontrés dans les révoltes bretonnes de 1820, ont en réalité des statuts des plus variés, de l’artisanat à l’entreprise, du salarié au maître, du meneur au curieux²⁷.

La nuit, plus que jamais, nourrit aussi la métaphore. À l’heure ou le costume ne désigne plus seulement le métier, mais devient plus que jamais emblématique des opinions politiques, il n’est pas jusqu’au bonnet de nuit qui ne soit signifiant,

24. Cf. *infra* Philippe BOURDIN.

25. Cf. *infra* Romain GRANCHER.

26. Cf. *infra* Julien SAINT-ROMAN.

27. Cf. *infra* Samuel GUICHETEAU.

au-delà de l'intimité du repos ou de la maladie. Dans l'imaginaire commun sollicité par la plume ou la gravure, on le garde ridiculement dans les urgences de la fuite ou de l'arrestation, dans les latences d'un engagement insuffisant et d'un égoïsme sinistre (ennuyeux comme ladite coiffe), à rebours du fier bonnet de la Liberté²⁸. La littérature enfantine édifiante, le théâtre patriotique, les opéras, le mélodrame ou les drames à sauvetage, mettent en scène des éléments symboliques et rhétoriques de la nuit (la cave, le souterrain, l'ombre), tels que les affectionnent à la même époque le roman noir, très en vogue, pour mieux disserter sur les tourments de l'âme, la dépression, voire le suicide. Les innovations techniques profitent évidemment aux arts de la scène, où l'illusion, la fantasmagorie de la nuit (le déchirement des éclairs, le chaos des tempêtes, les arcanes des souterrains et des mines, les pièges des forêts profondes) sont créées désormais par un usage artistique de l'éclairage, des miroirs, de la chimie et des machines en plein perfectionnement. Ainsi s'installent de nouvelles intrigues ouvertes aux âmes tourmentées, des drames à sauvetage, des mélodrames, dont les fils se nouent dans une obscurité travaillée et en réalité redoutable pour le maintien d'une discipline des spectateurs²⁹. La littérature enfantine révolutionnaire, quant à elle, n'utilise qu'incidemment l'obscurité pour entretenir des peurs et asseoir une morale – sinon dans les textes narratifs, anecdotiques, historiques ou poétiques, souvent colorés d'attendus religieux ou politiques, a fortiori dans les catéchismes - : la jeunesse héroïque apparaît en pleine lumière. La nuit, lorsqu'elle s'installe au cœur du récit et emprisonne le jeune lecteur, est associée au danger, au mal, à la trahison, à la violence, dont les incarnations changent au fil de la Révolution. Elle est liée aux veillées républicaines et/ou familiales, dont les valeurs elles aussi s'adaptent aux brutales mutations. Elle donne enfin le tempo de la fuite ou de l'arrestation pour les enfants émigrés. Au-delà des incertitudes et des malheurs du temps, Berquin et Gessner célèbrent cependant la beauté d'un coucher de soleil, de la lune, des cieux étoilés, témoignages de la création divine ou de la confrontation sereine entre l'homme et l'immensité³⁰. Cette même veine, qui annonce le romantisme, irrigue les pensées nostalgiques de sociétés d'amis, telle celle de la Dui à Vizille, point d'ancrage des premières revendications révolutionnaires devenu sous le Consulat le temple des pleurs de jeunes notables et intellectuels³¹. Restif de La Bretonne, qui se fait hibou dans son histoire parisienne et nocturne de la Révolution en gestation, plante, lui, l'inquiétant clair-obscur du décor dans lequel il arrive parfois à pénétrer. Il enregistre rumeurs, signes, indices, émet ses hypothèses et ses doutes, laisse libre cours à sa subjectivité, aux émotions

28. Cf. *infra* Michel BIARD.

29. Cf. *infra* Cyril TRIOLAIRE.

30. Cf. *infra* Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL.

31. Cf. *infra* Laure HENNEQUIN-LECOMTE.

violentes, pour arracher son témoignage à l'anecdotique, pour mieux sidérer ou "humaniser" ses concitoyens en perte de repères³².

Le dessin, la peinture, la gravure ne sont pas en reste, soit qu'ils enferment dans un univers privé de lumière les ennemis de la Révolution, antiphilosophes ou prêtres obstinément réfractaires, où les allégories du crime (pensons au *Phrosine et Mélidore* de Prud'hon), soit qu'au contraire ils renvoient la Révolution aux ténèbres, néant ou chaos d'où sortira la restauration catholique et royale, selon les théories développées notamment par Joseph de Maistre. Inspirés par l'œuvre de Füssli, les caricaturistes anglais, et Gillray le premier, à grand renfort d'appropriations symboliques, usent volontiers d'univers oniriques, diabolisés et tétalogiques, pour mieux parodier les événements français, porteurs selon eux d'angoisses et de cauchemars, jusque dans le secret des alcôves où sont censés se reposer les patriotes – si propice à des évocations érotiques ou scatologiques, aux désirs refoulés³³. Ainsi, en couverture de cet ouvrage, le diabolin qui agite les nuits du francophile Thomas Paine par un noir *Ça ira* ne parvient guère à éloigner les lumières d'une justice servant la vengeance contre un supposé traître à sa patrie : si le bonnet de nuit de Paine arbore l'inscription *Libertas*, ses cauchemars décomptent les châtiments prévisibles et laissent entendre aux lecteurs que ce patriote a perdu l'esprit³⁴. La nuit, le clair-obscur se marient si bien aux interprétations contrastées ou univoques de la Révolution qu'ils trouvent écho dans toute l'esthétique cinématographique contemporaine : pensons, bien sûr, à *La nuit de Varennes*, d'Ettore Scola, ou au *Danton* d'Andrzej Wajda.

Si la diversité des champs et de l'imaginaire historiques ont permis d'aborder successivement au cours des deux journées du colloque clermontois quelques temps marquants de l'action politique, de la vie sociale et culturelle, et plusieurs formes de représentation, certains s'étonneront sans doute de la place réduite de l'événementiel, de l'absence d'espaces entiers. Les ressorts de la nuit du 4 Août ou de la fuite à Varennes auraient-ils été définitivement dévoilés par l'historiographie récente ?³⁵ L'appel à communications invitait à une perspective comparatiste entre la Révolution française et les nuits rébellionnaires étrangères des années 1770 et 1780 : elle aura été à peine esquissée. Là est aussi une mesure de l'état de l'art de l'atelier de l'historien et des chantiers sur la Révolution française et les révolutions. Réjouissons-nous plutôt de l'amalgame des générations de chercheurs et de la diversité des approches à l'œuvre dans le présent volume. Espérons surtout, lorsque le lecteur le refermera, avoir contribué à édifier quelques marches sur le chemin

32. Cf. *infra* Françoise LE BORGNE.

33. Cf. *infra* Pascal DUPUY.

34. British Museum, ENG1792.12.

35. Mona OZOUF, *Varennes, la mort de la royauté*, Paris, Gallimard, "Folio-Histoire", 2011 ; Timothy TACKETT, *Le roi s'enfuit. Varennes et l'origine de la Terreur*, Paris, La Découverte, 2007 ; Catherine DUPRAT, *Le temps des philanthropes. La philanthropie parisienne des Lumières à la Monarchie de Juillet*, Paris, CTHS, 1993.

chaotique du savoir, tel que le suggérait Vladimir Jankélévitch dans *Quelque part dans l'inachevé* :

Il y a encore beaucoup à penser sur la nuit, beaucoup à attendre de cette ténèbre trouée de lumière et pénétrée d'une clarté intérieure. Ainsi, la nuit est un peu diurne, comme le jour est un peu nocturne". [...] Le jour qui se réduirait à lui-même et que rien d'obscur ne viendrait hanter, serait-ce encore le jour ? Ce jour n'apporterait plus la lumière, mais le foudroiement ; ce jour sans nuit aveuglerait tout regard, consumerait tout désir, ferait taire toute parole.³⁶

36. Vladimir JANKÉLÉVITCH, *Quelque part dans l'inachevé*, Paris, Gallimard, "Folio Essais", 1978.

TABLE DES MATIÈRES

LES AUTEURS 7

INTRODUCTION

1 Philippe Bourdin
Fenêtres sur la nuit 11

PREMIÈRE PARTIE Le temps de l'action politique

2 Alain Cabantous
La nuit comme dramaturgie révolutionnaire.
L'exemple des Gordon Riots (Londres, juin 1780) 27

3 Sébastien Pivoteau
Mythes et réalités des investissements nocturnes
de châteaux lors des soulèvements ruraux.
L'exemple des "Illuminations arpajonnaises" de mars 1792. 41

4 Côme Simien
Septembre 1792 : un mois de massacres en clair-obscur 61

5 Valérie Sottocasa
Nuits rebelles de la Révolution française :
émeutiers, contestataires et brigands 79

6 Anne Rolland-Boulestreau
La nuit en Vendée militaire.
L'expérience des colonnes républicaines
au paroxysme de la guerre civile 99

7 Samuel Guicheteau
"La force armée n'arriva qu'à la nuit".
L'agitation libérale et nocturne à Nantes et à Rennes en juin 1820 113

8 Jean-Claude Caron
Que font les révolutionnaires la nuit ?
Enquête sur le Paris nocturne
des journées de 1830, de 1848 et de 1871 129

DEUXIÈME PARTIE	Les travaux de la nuit	
9	Julien Saint-Roman <i>Un ordre ouvrier à travers la nuit : les commissaires des ouvriers de l'arsenal de Toulon en 1793</i>	145
10	Romain Grancher <i>La réglementation de la pêche de nuit en Seine-Inférieure (1803-1814) : modalités, enjeux, résistances</i>	157
11	Philippe Bourdin <i>Une nuit à l'hôpital : ordre social, clandestinités et déviances dans les hospices de Clermont-Ferrand</i>	173
12	Paul Chopelin <i>Les nuits de l'Église réfractaire</i>	193
13	Bruno Ciotti <i>La découverte des nuits militaires par les volontaires au début des guerres de la Révolution</i>	219

TROISIÈME PARTIE	Sociabilités nocturnes	
14	Serge Aberdam <i>L'heure des repas de rue (juillet 1794)</i>	237
15	Guillaume Mazeau <i>Le ciel nocturne, écran de la Révolution. La pyrotechnie sous la Révolution française (1788-1810)</i>	251
16	Cyril Triolaire <i>Faire la nuit. La révolution de jeux de lumières sur les scènes théâtrales</i>	269
17	Geneviève Lafrance <i>La nuit des cachots. Diversions nocturnes dans les prisons de la Terreur</i>	291
18	Laure Hennequin-Lecomte <i>“À l'amitié et à la vertu” : les nuits révolutionnaires de la société de la Dui au château de Vizille</i>	299

19	Guillaume Garnier Du sommeil <i>par le citoyen Chabert : une « saine physiologie »</i>	309
----	---	-----

QUATRIÈME PARTIE Imaginaires et représentations

20	Michel Biard <i>Un bonnet peut en cacher un autre...</i> <i>La symbolique du bonnet de nuit au temps de la Révolution</i>	323
21	Barbara Innocenti <i>La peur de la nuit révolutionnaire</i> <i>dans quelques pièces italiennes (1789-1799)</i>	345
22	Françoise Le Borgne <i>Entre le sombre et le noir.</i> <i>Les Nuits révolutionnaires de Rétif de La Bretonne</i>	357
23	Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval <i>Nuits suspectes et veillées édifiantes dans la littérature enfantine</i>	371
24	Pascal Dupuy <i>Cauchemars, rêves et hallucinations.</i> <i>Quand la nuit porte conseil dans les images satiriques</i> <i>(1780-1848).</i>	383

CONCLUSION

25	Pierre Serna <i>Le soleil ne se couche jamais sur la Révolution...</i>	405
----	---	-----

DÉJÀ PARUS AUX PUBP

SUR LES ARTS DE LA SCÈNE

- Cyril TRIOLAIRE, *Le Théâtre en province pendant le Consulat et l'Empire*, 2012.
- Philippe BOURDIN et Françoise LE BORGNE (dir.), *Décors, costumes et accessoires dans le théâtre de la Révolution et de l'Empire*, 2010.
- Philippe BOURDIN et Gérard LOUBINOX (dir.), *La scène bâtarde, entre Lumières et romantisme*, 2005.
- Philippe BOURDIN et Gérard LOUBINOX (dir.), *Les Arts de la scène et la Révolution française*, 2004.

SUR L'HISTOIRE RÉVOLUTIONNAIRE ET IMPÉRIALE

- Anne-Marie BOURDIN, Jean EHRARD et Hélène ROL-TANGUY et Alexandre TCHOUDINOV (éds.), *Gilbert Romme, Correspondance – volume 1, 1774-1779*, t. 3, à paraître ; *Gilbert Romme. Notes scientifiques et anecdotes. 1782-1788*, 2009 et *Gilbert Romme, Correspondance – volume 1 : 1774-1779*, t. 1 et 2, 2006.
- Philippe BOURDIN (dir.), *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, 2010 (en co-édition avec les Presses universitaires de Rennes).
- Philippe BOURDIN (dir.), *La Fayette, entre deux mondes*, 2009.
- Philippe BOURDIN (dir.), *La Révolution, 1789-1871. Écriture d'une histoire immédiate*, 2008.
- Philippe BOURDIN et Jean-Luc CHAPPEY (dir.), *Réseaux et sociabilité littéraire en Révolution*, 2007.
- Philippe BOURDIN, Jean-Claude CARON et Mathias BERNARD (dir.), *La Voix et le Geste. Une approche culturelle de la violence socio-politique*, 2005.
- *L'Empire avant l'Empire. État d'une notion au XVIII^e siècles*, *Cahiers Siècles*, n° 17, 2004.
- Bernard GAINOT et Pierre SERNA (dir.), *Secret et République, 1795-1840*, 2004.
- Bruno CIOTTI, *Du volontaire au conscrit. Les levées d'hommes dans le département du Puy-de-Dôme pendant la Révolution française*, 2001.
- Claude COQUARD et Christine DURAND-COQUARD, *Société rurale et justice de paix. Deux cantons de l'Allier en Révolution*, 2001.
- Philippe BOURDIN, *Le Noir et le Rouge. Itinéraire social, culturel et politique d'un prêtre patriote (1736-1799)*, 2000.
- Frédéric JAROUSSE, *Auvergnats malgré eux. Prisonniers de guerre et déserteurs étrangers dans le Puy-de-Dôme pendant la Révolution française (1794-1796)*, 1998.
- *Révolution et acculturation*, *Cahiers Siècles*, n° 4, 1996.
- Philippe BOURDIN, *Des lieux, des mots, les révolutionnaires. Le Puy-de-Dôme entre 1789 et 1799*, 1995.
- Jonathan R. DALBY, *Les Paysans cantaliens et la Révolution française (1789-1794)*, 1989.
- Abel POITRINEAU, *Le Puy-de-Dôme au soir de la Révolution d'après le manuscrit de N. Ordinaire*, 1989.

S

Si les nuits de la période moderne et du XIX^e siècle ont bénéficié de grandes synthèses, les interactions entre ce temps de l'ombre et la Révolution n'ont quasiment pas été étudiées. Elles ne sont pourtant pas bénignes en ce moment de "régénération" qui produit un nouveau calendrier, une nouvelle heure, républicaine et décimale, et perturbe donc physiquement et symboliquement les rythmes du quotidien. Elles le sont encore moins si l'on veut bien considérer que les journées révolutionnaires connaissent leurs pendants nocturnes, que la guerre, la guérilla, la clandestinité et les mobilisations ou alertes subséquentes imposent d'interminables veillées, que le monde du travail en est parfois bouleversé. La nuit, enfin, propice aux cérémonies de l'information comme à des sociabilités qui lui sont propres, ne cesse de nourrir les imaginaires politiques.



Presses Universitaires Blaise-Pascal

Collection Histoires croisées

Professeur d'histoire moderne à l'Université Blaise-Pascal (Clermont 2),
Philippe Bourdin est spécialiste de l'histoire politique et culturelle de la Révolution française,
sur laquelle il a écrit ou dirigé une quinzaine d'ouvrages.

Parmi les derniers : *L'Europe des "patriotes" des années 1770 aux années 1790 ;
Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution ;
Costumes, décors et accessoires dans le théâtre de la Révolution et de l'Empire.*

L'INSTITUT
d'HISTOIRE
de la RÉVOLUTION
FRANÇAISE



CHEC
CENTRE D'HISTOIRE, ÉPIGRAPHIE ET ONOMASTIQUE

ISBN
978-2-84516-617-2

PRIX
16,50 €